

PRÉFACE (1989)

L'ouvrage que Richard Goulet vient d'achever est le premier tome, déjà monumental, d'une gigantesque entreprise qui non seulement comblera une lacune de la recherche française dans le domaine de l'histoire de la philosophie et, plus généralement, de l'Antiquité, mais encore, et surtout, représentera pour la communauté scientifique internationale un instrument de travail extrêmement précieux.

Le premier intérêt de cette œuvre est son exhaustivité, en un double sens : exhaustivité dans la liste des philosophes, exhaustivité dans la présentation des sources. Aucun manuel de philosophie ni aucune encyclopédie ne nous avait procuré jusqu'ici un index complet des philosophes de l'Antiquité. Un tel index complet est pourtant indispensable à une histoire intégrale de la philosophie antique, comme nous aurons l'occasion de le redire. D'autre part, R. Goulet ne s'est pas contenté de recourir aux sources littéraires grecques, mais aussi aux documents iconographiques, papyrologiques et épigraphiques et même aux sources arméniennes, géorgiennes, hébraïques, syriaques et arabes. De ce point de vue, des articles comme ceux qui sont consacrés à Aratos, Alexandre d'Aphrodise, à Ammonios, fils d'Hermias, à Aristide d'Athènes, à Aristote, sont extrêmement intéressants. On trouvera donc ainsi réunies commodément des indications que l'on ne trouve pas habituellement rapprochées dans les encyclopédies et manuels et que l'on doit souvent chercher dans des ouvrages différents, quand ce n'est pas dans des bibliothèques différentes !

Pour réaliser ce projet, R. Goulet s'est entouré de 80 universitaires et chercheurs, tant français qu'étrangers, le plus souvent spécialistes éprouvés des auteurs traités ou de l'époque où ces auteurs ont écrit, et de nombreuses notices ne sont pas seulement un état de la question, mais le résultat de recherches personnelles et très originales.

L'ouvrage permettra de distinguer des philosophes trop souvent confondus, par exemple Albinos-Alkinoos, les deux Athénodores de Tarse, et de faire disparaître des fantômes, comme Actoridès, Aïnésidamos, nés de fausses lectures ou de conjectures hasardeuses commises par les papyrologues. Mais on y trouvera aussi les noms de personnages de roman comme Alcidamas, Aristainétos, Arignotos, qui apparaissent chez Lucien. Des tableaux synoptiques nous présentent la famille d'Aristote, celle de Platon, la succession des professeurs de l'école fondée par Jamblique. On saluera aussi avec reconnaissance les notices consacrées aux gnostiques (notamment Apelle) et aux platoniciens chrétiens hétérodoxes (notamment Aristocrite) qui nous introduisent dans un domaine de recherche souvent peu

exploré par les historiens de la philosophie, jusqu'ici, mais qui se révèle tous les jours plus important pour comprendre à la fois le christianisme et le néoplatonisme.

Nous l'avons déjà entrevu, R. Goulet nous donne un merveilleux instrument de travail pour l'étude des *textes philosophiques*. Les notices consacrées, par exemple, aux traités d'Aristote sont à cet égard tout à fait exemplaires. Elles sont des guides précieux qui nous orientent admirablement dans le dédale des traditions grecques, syriaques, arabes, nous révélant ainsi l'extraordinaire complexité de la diffusion de l'œuvre aristotélicienne, le nombre impressionnant de commentaires qu'elle a suscités, les divers classements qu'elle a subis. Ces notices révisent sur beaucoup de points les idées reçues et renouvellent ainsi l'état de la question. Un remarquable ensemble d'études fait le point notamment sur cet écrit mystérieux que l'on a traditionnellement appelé la « Théologie d'Aristote ». De la même manière, la remarquable notice consacrée à Alexandre d'Aphrodise est d'autant plus utile qu'« il est peu d'auteurs anciens dont l'œuvre soit aussi dispersée : tradition directe et indirecte ; versions syriaques, arabes, hébraïques, latines ; de nombreux titres enfin, attestés par les biobibliographes arabes, mais dont l'authenticité est parfois remise en question par les spécialistes ».

À ce sujet, on ne saurait trop insister sur l'importance capitale des listes de titres des ouvrages philosophiques de tel ou tel auteur, qui nous ont été conservées par les historiens antiques, surtout par Diogène Laërce. Il faut bien se représenter en effet que la plus grande partie de la production philosophique de l'Antiquité a été perdue. Nous ne connaissons qu'une infime, qu'une minuscule partie de cette production. Le stoïcien Chrysippe avait écrit 700 ouvrages. Tous sont perdus. Dans le présent volume, nous constatons par exemple, pour en revenir à Alexandre d'Aphrodise, que dix commentaires que cet auteur avait consacrés aux œuvres d'Aristote et dix-neuf œuvres « personnelles » ont totalement disparu. De même, nous le constatons dans le présent volume, les œuvres d'Amélius, d'Antiochos d'Ascalon, d'Antipatros de Tarse, d'Antipatros de Tyr, d'Antisthène (65 ouvrages), d'Aristippe de Cyrène, d'Ariston de Chios, pour ne citer que quelques exemples de philosophes importants, ont fait totalement naufrage. Il est probable que si nous connaissions la totalité de cette production, par exemple les œuvres de Xénocrate, de Speusippe, de Chrysippe, l'idée que nous nous faisons de la philosophie antique serait totalement bouleversée. C'est ainsi que le trop court fragment de dialogue découvert à Aï-Khanoun¹ nous laisse deviner l'existence d'œuvres, maintenant perdues, qui traitaient de sujets métaphysiques avec une rigueur, dans l'argumentation, égale à celle de Platon ou d'Aristote. Pour compenser cette perte irréparable, il nous reste au moins ces listes de titres d'ouvrages, qui sont reproduites dans les notices du présent volume.

Ces listes pourraient être la matière d'une étude ultérieure consacrée à la littérature philosophique perdue. Montesquieu² avait déjà pensé à une œuvre de ce genre : « À présent qu'on est dans le goût des collections et des bibliothèques, il

1. Cf. Cl. Rabin et P. Hadot, « Les textes littéraires grecs de la Trésorerie d'Aï-Khanoun », *BCH* 111, 1987, p. 244-249.

2. Ch. de Montesquieu, *Cahiers* (1716-1755), Paris 1941, p. 92.

faudrait que quelque laborieux écrivain voulût faire un catalogue de tous les livres perdus qui sont cités par les anciens auteurs. Il faudrait un homme libre des soins et des amusements mêmes. Il faudrait donner une idée de ces ouvrages, du génie et de la vie de l'auteur, autant qu'on pourrait le faire sur les fragments qui nous restent et les passages cités par d'autres auteurs qui ont échappé au temps et au zèle des religions naissantes. Il semble que nous devions ce tribut à la mémoire de tant de savants hommes. Une infinité de grands hommes sont connus par leurs actions et non pas par leurs ouvrages. » Ces remarques de Montesquieu sont très justes, mais on peut penser légitimement, je crois, qu'il ne voyait peut-être pas toute la portée et la signification de cette entreprise. En fait, ces listes de titres demandent une étude très détaillée.

Tout d'abord, les titres eux-mêmes contiennent souvent des termes techniques qui peuvent nous éclairer sur la philosophie de leur auteur. C'est le cas notamment de la liste des œuvres de Chrysippe où l'on voit apparaître par exemple tout le vocabulaire logique propre à l'école stoïcienne.

Ils nous permettent aussi de connaître les questions qui étaient soumises à examen dans les écoles, les thèmes habituels que les "thèses" (c'est-à-dire les discussions scolaires) prenaient pour sujet, par exemple la royauté, l'amitié, le plaisir, les passions.

Les listes sont classées, soit selon l'ordre alphabétique des ouvrages (par exemple, pour une partie, les œuvres de Théophraste), soit selon l'ordre des parties de la philosophie (comme on le voit très clairement à propos de Chrysippe). Dans ce dernier cas, on peut obtenir de précieux renseignements en examinant l'ordre des questions à l'intérieur de chaque partie. Les œuvres d'Aristote sont présentées selon un ordre qui mêle les considérations de critique littéraire (opposition entre œuvres pleinement élaborées et construites littérairement et simples recueils de notes ; opposition entre les œuvres où l'auteur fait dialoguer des personnes autres que lui et les œuvres dans lesquelles il parle lui-même) et les classifications scolaires (logique, physiologie, mathématique)³.

Ces listes de titres nous renseignent donc, à la fois, sur les préoccupations de ceux qui ont choisi les titres et sur celles de ceux qui ont établi les listes. D'une part, il est très intéressant, en examinant les titres de livres où elles apparaissent, de recenser les questions qui étaient posées et discutées dans les écoles philosophiques et auxquelles ces ouvrages étaient destinés à répondre. D'autre part, en considérant l'ordre dans lequel les titres sont classés dans les listes, la systématisation forcée qui a présidé à ces classements, on est parfois stupéfait de la manière dont les différentes scolastiques ont déformé radicalement la pensée du fondateur d'école.

Un recensement méthodique, une classification raisonnée des questions posées pourrait conduire à une recherche plus vaste qui aurait pour objet les "questions philosophiques" en général, c'est-à-dire la philosophie comme interrogation. Les

3. Ilsetraut Hadot, « La division néoplatonicienne des écrits d'Aristote », dans *Aristoteles – Werk und Wirkung* (Mélanges Paul Moraux), t. II, Berlin 1987, p. 249-285.

historiens de la philosophie, à quelques exceptions près, s'intéressent moins aux questions elles-mêmes, qu'à l'architecture des monuments construits par les philosophes pour répondre à ces questions.

Mais on pourrait concevoir aussi une histoire de la philosophie qui serait une histoire des problèmes, qui recenserait toutes les questions que se sont posées les philosophes de l'Antiquité, et qui se demanderait pourquoi ils les ont posées, sous quelle forme ils l'ont fait, de quelle manière aussi la position des problèmes a évolué. Dans cette recherche, l'étude des titres de livres viendrait compléter très utilement les renseignements que l'on pourrait tirer des différents ouvrages philosophiques (et notamment des *Topiques* d'Aristote).

Grâce au titre des ouvrages, comme le pressentait Montesquieu, on pourrait se faire une certaine idée de leur contenu, en le comparant avec le contenu d'ouvrages d'autres auteurs, qui portent le même titre. Car, dans l'Antiquité, d'une manière générale, on ne cherche pas à attirer le lecteur par un titre étrange et surréaliste, comme *La cantatrice chauve*, *La danseuse et le chatterton*, *La cuisinière et le mangeur d'hommes*. Mais, au contraire, par le titre, on indique à l'avance le contenu du livre, qui se conformera en général aux thèmes qui sont utilisés habituellement lorsqu'il s'agit de traiter le sujet en question. Une « Consolation », un « Protreptique », un traité « De la royauté » ou « De la tranquillité de l'âme », contiennent toujours à peu près les mêmes arguments, dans chaque école, ou même d'une école à l'autre. Comme Vauvenargues, les auteurs antiques pensent qu'« un livre bien neuf et bien original serait celui qui ferait aimer de vieilles vérités »⁴.

Il est très intéressant de constater qu'une tendance à inventer des titres alléchants : « Rayons de miel », « Corne d'Amalthée », « Prairies », « Lampes », « Tapis », « Le Pré », « Le Verger », se fait jour à l'époque hellénistique et impériale. C'est ce que l'on remarque dans l'article « Aulu-Gelle », où l'on apprend que cet auteur donne à son ouvrage le titre « Nuits attiques » et fait allusion à cette mode. Il faut bien remarquer d'ailleurs que ces titres sont propres à un genre littéraire bien précis : celui des recueils de souvenirs de conversation ou de notes prises au cours. Quoi qu'il en soit, une histoire de la manière d'intituler les livres serait, elle aussi, extrêmement intéressante.

Pour compenser les immenses lacunes qui résultent du naufrage de la littérature philosophique, il y a aussi les ressources, limitées, mais extrêmement prometteuses de la recherche papyrologique. Il faut citer à ce sujet les remarquables études des deux centres italiens de Florence (Corpus dei Papiri filosofici greci e latini) et de Naples (Centro internazionale per lo studio dei papiri ercolanesi). Les recherches menées dans ces deux centres ont fait faire des progrès gigantesques à la connaissance du stoïcisme et de l'épicurisme. Les résultats de ces travaux sont amplement utilisés dans le présent volume et il est souhaitable qu'à cette occasion les chercheurs français prennent conscience de l'importance de ce domaine d'investigation.

4. Vauvenargues, *Réflexions et maximes*, § 400.

Le caractère exhaustif du recensement entrepris par R. Goulet ne permettra pas seulement d'accéder plus aisément aux textes philosophiques, mais il fournira aussi les matériaux indispensables pour une étude du *phénomène historique que représente la philosophie dans tout son ensemble*. On s'étonnera peut-être en effet de rencontrer, dans cette liste de philosophes, des personnages que l'on n'a pas l'habitude de voir apparaître dans les manuels de philosophie, non seulement des médecins (comme Acron d'Agrigente, Adraste de Myndos, Aiphicianos, Apollonios d'Antioche et Apollonios de Citium, Asclépiadès), mais aussi des musiciens (comme Agathoclès, Agénor de Mytilène), ou des mathématiciens (Athénaios de Cyzique, Andréas, Andron), des grammairiens (Aristophane de Byzance). Mais il faut bien se représenter que l'"extension" du concept de "philosophie" est tout à fait différente dans l'Antiquité et de nos jours. À un moment ou à un autre de l'histoire de la philosophie antique, les disciplines dites libérales, comme la grammaire, ou la musique ou les mathématiques, ont été considérées, soit comme des parties de la philosophie, soit comme une propédeutique indispensable à la philosophie⁵.

Mais on trouve aussi, dans le présent volume, des personnages qui ne sont ni des savants, ni des professeurs de philosophie, ni des auteurs d'ouvrages relevant de cette discipline : des femmes comme Arria maior, Arria minor (et Arria la platonicienne, amie de Galien), des hommes politiques comme Agrippinus, Aristion, un roi, Antigonos Gonatas, et enfin des défunts honorés du nom de philosophe sur leurs stèles funéraires.

La présence de ces personnages dans le présent ouvrage me paraît correspondre à une saine réaction contre les conceptions traditionnelles de l'histoire de la philosophie.

Nous venons de dire que le concept de philosophie (et de philosophe) n'a pas la même "extension" dans l'Antiquité et de nos jours. Nous pouvons ajouter qu'il n'a pas non plus la même "compréhension". On peut dire en effet que le philosophe contemporain est en général un universitaire ou un écrivain, la plupart du temps, les deux à la fois. Comme universitaire, il est un spécialiste, un professionnel, qui forme d'autres spécialistes. Écrivain, il produit des livres, des objets, dans lesquels il propose son interprétation du monde, ou de l'histoire, ou du langage, et il s'identifie en quelque sorte à ces objets qui sont son œuvre. Universitaire, il interprète les œuvres des autres ou commente sa propre production. On peut donc dire avec P. Valéry⁶ que « la philosophie, définie par son œuvre qui est œuvre écrite, est objectivement un genre littéraire particulier, caractérisé par certains sujets et par la fréquence de certains termes et de certaines formes » et qui, ajoute-t-il, « destitué de toute vérification extérieure », n'aboutissant « à l'institution d'aucun pouvoir », est à ranger « non trop loin de la poésie... » Quoiqu'il en soit, il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que l'histoire de la philosophie, telle qu'on la pratique en général, consiste essentiellement dans l'analyse de la genèse et des structures des œuvres littéraires qui ont été écrites par les philosophes, notamment dans l'étude

5. Ilsetraut Hadot, *Arts libéraux et philosophie dans la pensée antique*, Paris 1984.

6. P. Valéry, *Variété* (*Œuvres*, « Bibl. de la Pléiade », Paris, t. I, 1957), p. 1256.

de l'enchaînement rationnel et de la cohérence interne de ces exposés systématiques.

On se demandera pourtant si une telle conception de la philosophie et de l'histoire de la philosophie peut rester valable, lorsqu'on veut l'appliquer à la philosophie antique. Dans l'Antiquité, en effet, le concept de philosophie a un contenu tout autre que celui qu'il a dans le monde moderne⁷. Sans doute sous l'influence de la sophistique, la philosophie antique a eu tendance, très tôt, à être elle aussi professorale, scolaire et écrite. Pourtant, par une démarche constamment renouvelée, elle s'est toujours efforcée d'être plus une parole vivante qu'un écrit, et plus encore une vie qu'une parole. On connaît la célèbre fin du *Phèdre*⁸, dans laquelle Platon laisse entendre que seul le dialogue vivant est durable et immortel parce qu'il s'écrit dans des âmes vivantes et non dans des pages mortes. Et que la philosophie antique soit avant tout une forme de vie, c'est la conclusion que l'on peut tirer de beaucoup de textes de l'Antiquité. Je n'en citerai qu'un seul, tiré de Plutarque⁹: «Il y a des gens qui pensent que ce sont ceux qui dissertent du haut d'une chaire et qui font leurs cours sur des textes, qui philosophent. Mais que la vie quotidienne dans la Cité, soit, elle aussi, une philosophie, qui se révèle de façon continue et égale dans les œuvres et les actions, voilà ce qu'ils ignorent. Et, comme l'a dit Dicéarque, ils disent que ceux qui vont et viennent sous les portiques donnent une "leçon philosophique en déambulant" (*peripatein*), mais ils ne le disent plus quand il s'agit de ceux qui marchent pour aller à leur champ ou pour voir un ami. La vie quotidienne dans la Cité est tout à fait semblable à la philosophie. Socrate par exemple ne faisait pas disposer des gradins pour les auditeurs, il ne siégeait pas sur une chaire professorale; il n'avait pas d'horaire fixe pour discuter ou se promener avec ses disciples. Mais c'est en plaisantant parfois avec ceux-ci, en buvant, en allant à la guerre ou à l'Agora avec certains d'entre eux et finalement en allant en prison et en buvant le poison, qu'il a philosophé. Il fut le premier à montrer que, en tout temps et en tout endroit, absolument, dans tout ce qui nous arrive et tout ce que nous faisons, la vie quotidienne peut faire place à la philosophie.»

Dans l'Antiquité, le philosophe n'est donc pas nécessairement un professeur ou un écrivain. C'est avant tout un homme ayant un certain style de vie, qu'il a choisi volontairement, même s'il n'a pas enseigné ou écrit, tel Diogène le cynique ou Pyrrhon, ou tels ces célèbres hommes politiques romains que furent Caton d'Utique, Rutilius Rufus, Quintus Mucius Scaevola Pontifex, Rogatianus ou Thræsea, qui furent considérés comme de vrais philosophes par leurs contemporains.

Ces personnages vivent dans le monde, avec leurs concitoyens, et pourtant ils ne vivent pas comme les autres. Ils se distinguent des autres par leur conduite morale, leur franc parler, leur manière de se nourrir ou de se vêtir, leur attitude à l'égard des richesses et des valeurs conventionnelles. Ici encore Socrate est le type même du philosophe. S'il a montré que la vie quotidienne peut faire place à la

7. P. Hadot, *Exercices spirituels et philosophie antique*, 2^e éd., Paris 1987.

8. Platon, *Phèdre* 276-277.

9. Plutarque, *An seni res publica gerenda sit* 26, 796 d.

philosophie, il a prouvé aussi, très clairement, par sa vie et sa mort, qu'il y a une opposition radicale entre la vie habituelle des hommes et la vie du philosophe. Ce n'est pas sans raison que les dialogues platoniciens¹⁰ qualifient Socrate d'*atopos*, c'est-à-dire d'"inclassable", de personnage ne rentrant pas dans les cadres habituels de la vie quotidienne. Tel est le paradoxe de la vie philosophique antique : au sein de la vie quotidienne, elle est une rupture, plus ou moins profonde, avec la vie quotidienne.

Adhérer à l'une des écoles philosophiques de l'Antiquité : le platonisme, le pythagorisme souvent difficile à distinguer du platonisme, l'aristotélisme, le stoïcisme, l'épicurisme, le cynisme et le scepticisme, c'était donc choisir une certaine forme, un certain style de vie, un certain comportement dans la vie quotidienne. Il est donc bien évident que pour comprendre la philosophie antique, il ne suffira pas d'analyser la structure de la pensée qui s'exprime par exemple dans les dialogues de Platon ou les écrits d'Aristote. À cette recherche, absolument indispensable, il faudra ajouter un effort pour saisir la démarche philosophique dans toute sa réalité vécue, concrète et existentielle, dans toutes ses dimensions, non seulement littéraires, mais sociales, politiques, religieuses, institutionnelles, juridiques, géographiques, anthropologiques.

Si l'on veut comprendre un phénomène qui engage toute la vie humaine, on est bien forcé d'étudier ce phénomène dans tous ces aspects concrets. Comment décrire, par exemple, le mouvement monastique, sans parler de la vie conventuelle, des exercices de piété, du régime alimentaire ? Or le mouvement philosophique, dans l'Antiquité, présente beaucoup d'analogies avec le monachisme (cela n'a rien d'étonnant, car le monachisme chrétien est, en partie, l'héritier de la philosophie antique et se présente d'ailleurs lui-même comme une *philosophia*¹¹). Il est vrai que le philosophe antique ne vit pas cloîtré. Il est "dans le monde". Il a même très souvent une action politique. Mais, s'il adhère avec ferveur à une école, il a dû se convertir, il a dû faire un choix qui l'oblige à transformer toute sa manière de vivre dans le monde, il est entré dans une communauté, sous la direction d'un maître spirituel : il va examiner sa conscience, peut-être confesser ses erreurs comme c'est l'usage, par exemple, dans l'école épicurienne¹², vénérer le fondateur, participer souvent à des repas communs avec les autres membres de l'école¹³. Et s'il n'est qu'un sympathisant, il s'efforcera quand même de devenir meilleur, et il vivra d'une autre manière que les autres hommes.

On peut ainsi esquisser les questions qui se posent à l'historien de la philosophie antique s'il veut prendre pour objet le phénomène de la philosophie dans sa totalité. Il doit considérer le philosophe sous trois rapports : le philosophe vivant au

10. Platon, *Banquet* 215 a ; *Phèdre* 229-230 ; *Alcibiade* 106 a.

11. Cf. P. Hadot, *Exercices spirituels*, p. 62.

12. Cf. W. Schmid, art. « Epikur », *RAC* V, 1962, col. 741.

13. Sur la vie de l'école de Plotin, voir l'étude très importante de M.-O. Goulet-Cazé, « L'arrière-plan scolaire de la *Vie de Plotin* », dans *Porphyre, La Vie de Plotin*, t. I, Paris 1982, p. 231-280.

sein de son école, le philosophe vivant dans la Cité, le philosophe vivant avec lui-même (et avec ce qui le transcende).

Pour étudier le philosophe vivant au sein de son école, il faudra examiner le statut juridique des écoles dans le monde ancien, leur organisation interne, les problèmes que pose leur fonctionnement et qui apparaissent par exemple dans les très intéressants testaments (notamment celui d'Épicure) qui nous ont été conservés par Diogène Laërce¹⁴. Il faudra également s'interroger sur l'activité du professeur. Comment se déroulait le cours de philosophie ? En quoi consistait son rôle de directeur spirituel¹⁵ ? Quels étaient les rapports entre sa production écrite et son enseignement oral ? Par ailleurs, quelle était la situation du disciple au sein de l'école ? Y avait-il toujours une distinction entre adeptes fervents et sympathisants ? Quelle était la vie à l'intérieur de l'école, les rapports entre maître et disciples, les réunions, les fêtes, l'amitié, la liberté de parole ? Quels étaient les programmes d'enseignement ? Quelle place était réservée aux disciplines libérales ?

À propos du philosophe vivant dans la cité, il faut tout d'abord définir les rapports entre l'école et la cité en reconnaissant le fait, souvent perdu de vue, que les écoles philosophiques ne renoncent jamais à exercer une action sur leurs concitoyens. Les moyens utilisés pour parvenir à cette fin sont différents sans doute. Certains philosophes essaient d'exercer une action politique directe, songent à prendre le pouvoir. D'autres se contentent de conseiller les dirigeants. D'autres se mettent au service de la cité en donnant un enseignement aux éphèbes ou en essayant de la secourir par des ambassades. D'autres espèrent faire comprendre à leurs concitoyens ce qui est la vraie vie en leur proposant l'exemple de leur propre vie. Tous, en fait, pensent à changer la manière de vivre de leurs concitoyens. Quel a été le résultat global de cette action ? Quelle a été exactement l'influence que les philosophes, et la philosophie en général, ont exercée sur la vie politique et sur l'évolution des mœurs dans l'Antiquité ?

Pour étudier le rapport du philosophe à lui-même, c'est tout le domaine des exercices spirituels (examen de conscience, méditations pensées ou écrites) et de la vie intérieure et mystique qui demande à être exploré attentivement.

Enfin, les œuvres philosophiques doivent être interprétées en tenant compte de ces différentes données. Il faut replacer l'écrit dans le cadre de l'école dans laquelle et pour laquelle il est composé, dans la perspective des élèves auxquels il peut être destiné. C'est dans l'école d'ailleurs que l'écrit est conservé, classé dans un *corpus* et commenté à l'aide de règles d'interprétation traditionnelles. Il faut penser aussi que sa forme et son contenu peuvent être déterminés par des préoccupations politiques : par exemple un portrait de roi idéal peut être tracé pour conseiller ou pour critiquer un souverain. La recherche récente a montré le rôle important que les préoccupations et les craintes politiques ont joué dans l'élaboration de

14. Cf. J. P. Lynch, *Aristotle's School*, Berkeley/London 1972 (modèle du genre de recherche que j'esquisse ici).

15. I. Hadot, « The Spiritual Guide », dans *World Spirituality*, vol. 15 : *Classical Mediterranean Spirituality*, New York 1986, p. 444-459.

l'œuvre de Platon¹⁶. Et finalement il ne faut jamais oublier que la théorie n'est jamais totalement séparée de la pratique spirituelle, que les œuvres philosophiques visent plutôt à former qu'à informer, que le discours philosophique n'est qu'un moyen destiné à conduire à un mode de vie qui n'est autre que la philosophie elle-même.

Nous venons d'esquisser très imparfaitement le programme de recherches d'une histoire de la philosophie, prenant pour objet le phénomène de la philosophie dans son intégralité. C'est précisément le programme que le présent ouvrage met en œuvre. Il apporte déjà une précieuse contribution à cette recherche et il fournit un matériel très abondant qui pourra être utilisé dans des études ultérieures.

J'insisterai tout particulièrement sur un exemple significatif : les renseignements que nous pouvons puiser dans le présent ouvrage, à propos des rapports entre philosophie et activité politique, chez les tenants de l'école d'Épicure. Nous y rencontrons en effet plusieurs épicuriens qui, contrairement à la représentation que l'on se fait habituellement des membres de cette école, ont eu une activité politique. Il y a tout d'abord deux Romains : Albucius, propréteur de Sardaigne, et Atticus, l'ami de Cicéron, qui se mêle plusieurs fois de politique. L'auteur de l'article Atticus remarque avec raison que ses rares interventions dans la vie politique ne permettent pas de mettre en doute l'authenticité de son épicurisme. Mais il est intéressant de constater qu'il ne s'agit pas là seulement d'une attitude propre à l'épicurisme romain, car nous trouvons, dans l'épicurisme grec, deux philosophes que leur cité a honorés d'une statue, en récompense des services qu'ils lui avaient rendus et notamment en remerciement pour une ambassade à Rome : Amyntas de Samos et Apollonphanès de Pergame. Il faut peut-être leur ajouter, bien que cela ne soit pas aussi assuré, le tyran d'Athènes qui résista à Sylla, un certain Aristion (selon Appien, *Mithridate* 28). On voit que la question est complexe et que, d'une manière générale, les philosophes dans leur ensemble, même les sectateurs d'une école qui prônait l'abstention des affaires publiques, n'ont pas hésité à rendre service à leur cité.

On entrevoit ici également tout ce que les données épigraphiques peuvent apporter à l'étude du phénomène de la philosophie dans son intégralité. J. et L. Robert écrivaient dans le *Bulletin épigraphique* de 1958 (n° 84, à propos de l'intéressant article de M. N. Tod, *JHS* 1957 : « Sidelights on Greek philosophers ») : « Il resterait, en partant des fiches rassemblées par Tod, à reprendre ces inscriptions de philosophes en les étudiant d'un point de vue historique ou sociologique : classement chronologique ; centres géographiques qui nous les font connaître, où ils se sont rassemblés et où ils furent honorés ; surtout leur place dans la vie des cités aux différentes époques et dans les familles riches de magistrats et d'évergètes ; leur participation à la vie civique. » Le présent ouvrage, qui accorde une attention particulière à ces inscriptions, à ces décrets honorifiques souvent si instructifs, fournira un matériel précieux pour ces recherches ultérieures. Il y aura notamment toute une étude à faire sur la géographie de la philosophie : par exemple la perma-

16. Cf. entre autres K. Gaiser, « Plato's enigmatic lecture "On the Good" », *Phronesis* 25, 1980, p. 5-37.

nence de traditions philosophiques dans certaines villes comme Tarse, Apamée, ou Cyrène, ou Pergame, sans parler d'Alexandrie et d'Athènes, les relations entre ces centres, les itinéraires des philosophes.

C'est grâce à cette vaste enquête dont le présent ouvrage rassemble les éléments et qui porte à la fois sur les écrits et sur la vie des philosophes que l'on parviendra peut-être à se faire une idée plus précise de ce que fut réellement la philosophie antique.

Mais pour l'historien de la philosophie, la tâche ne sera pas terminée pour autant : ou plus exactement, il devra céder la place au philosophe, au philosophe qui doit toujours rester vivant dans l'historien de la philosophie. Cette tâche ultime consistera à se poser à soi-même, avec une lucidité accrue, la question décisive : « Qu'est-ce que philosopher ? »

PIERRE HADOT

Professeur au Collège de France.